

DU MONDE ENTIER

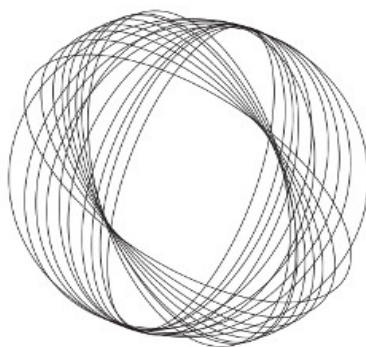
GRETE WEIL

LE CHEMIN DE LA FRONTIÈRE

ROMAN

POSTFACE D'INGVILD RICHARDSEN

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER LE LAY



nrf

GALLIMARD

GRETE WEIL

LE CHEMIN
DE LA FRONTIÈRE

r o m a n

POSTFACE
D'INGVILD RICHARDSEN

*Traduit de l'allemand
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

*À la mémoire d'Edgar Weil,
assassiné le 17 septembre 1941
au camp de concentration de
Mauthausen.*

Pardonne-moi.

J'ai fait,

Ce qu'il convient à Dieu seul
de faire :

J'ai pris ta main pour ma
main,

Ton cœur pour le mien.

KLABUND

MONIKA

I

« Au pays, au pays, c'est là que nous nous reverrons », chantaient en chœur garçons et filles, au son d'une guitare-luth et de deux harmonicas. C'était aux derniers jours de février 1936, dans un train qui, parti de Munich, convoyait des skieurs dans le haut pays bavarois. Le hasard seul avait réuni ces musiciens ; un grand gaillard au visage semé de taches de son, et vêtu de la chemise brune des SA, entonnait le premier couplet, tous ou presque joignaient leur voix à la sienne, et l'on chassait ainsi la fatigue de la nuit du Carnaval, trop courte car passée tout entière à danser. Les jeunes gens, d'une voix allègre et tonnante, clamaient qu'ils allaient vaincre la France, qu'une aurore sanglante éclairerait leur mort précoce, et que si, pour l'heure, l'Allemagne seule leur appartenait, le jour viendrait où le monde entier serait sous le joug.

Seuls à garder le silence, Monika Merton et Andreas von Cornides se faisaient face dans le compartiment, ne prenaient aucune part à cette liesse. Ils ne s'étaient pas donné rendez-vous pour une excursion dominicale ; ce n'est qu'au moment où Andreas, errant sur

le quai d'un wagon à l'autre, s'était aperçu que les amis qui l'avaient convié à une petite randonnée à skis demeuraient introuvables – il avait dû se tromper d'heure et d'endroit, il était coutumier de ces méprises – que sa route avait croisé celle de Monika Merton, qui semblait chercher quelqu'un elle aussi, car ses yeux, plus mobiles qu'à l'ordinaire, s'arrêtaient sur les visages des voyageurs avec une fébrilité singulière.

C'était à peine s'ils se connaissaient ; il avait dû la rencontrer deux, trois fois, au manoir du baron Freiberg, riche protecteur des arts un brin fantasque et de tempérament mélancolique, et s'il l'avait interpellée en cet instant, d'un ton réjoui, c'était parce qu'il se sentait abandonné, et commençait à se maudire d'avoir accepté cette sortie sportive à laquelle rien ne le poussait, hormis une vague curiosité. C'était une funeste idée. Au lieu d'arpenter cette gare en tous sens, dans l'aube glacée d'un jour d'hiver, il aurait pu consacrer les heures de quiétude du matin à son travail, l'esprit dispos après une bonne nuit de sommeil, une douche et un petit déjeuner.

Lorsqu'il appela Monika par son prénom, elle eut un haut-le-corps ; elle voulut se contenter d'un rapide salut et passer son chemin ; mais Andreas se montra insistant et, avec une ténacité inhabituelle, et qui s'accordait bien peu avec sa réserve adolescente, il lui emboîta le pas et lui demanda si elle était seule, elle aussi, et s'il pouvait se joindre à elle. Après une brève hésitation, elle plissa les paupières et leva vers lui des yeux gris où se lisait une curieuse pointe de raillerie, murmura à part soi, comme on prononce une formule magique, « Andreas von Cornides », hocha plusieurs fois la tête d'un air approbateur et répliqua enfin qu'ils pouvaient faire un bout de chemin ensemble, sans lui laisser entendre toutefois avec clarté si elle souhaitait encore sa compagnie après le voyage en train.

Ils n'en étaient pas moins allés s'asseoir l'un en face de l'autre. Mais, comme Andreas le constata avec un soupçon de dépit, la jeune femme n'était guère liante. Le visage figé, comme si la douleur lui avait composé un masque, elle regardait par la vitre, et ce n'est qu'aux rares instants où ses yeux se posaient sur lui qu'un sourire éclairait fugacement son visage fin, comme pour lui demander pardon de son mutisme.

Andreas, de ses doigts longs et graciles, pela une orange et la détailla soigneusement en quartiers qu'il poussa vers elle. D'un geste distrait, elle en prit deux et les enfourna avec volupté.

Mais que lui arrive-t-il, s'interrogeait le jeune homme, pourquoi reste-t-elle là sans dire un mot, comme une sotte ? Pourtant, elle a un visage prodigieusement intelligent, en dépit d'une certaine morgue, mais ce doit être de la timidité. Au fond, il y a en elle quelque chose d'une souveraine d'Égypte. Faut-il que je le lui dise ? Peut-être qu'elle en serait flattée, et que cela atténuerait un peu sa tristesse. Elle doit avoir quelques années de plus que moi. Trente ans, mettons. Sept ans, ce n'est pas beaucoup, mais il est possible que je fasse erreur, après tout ses tempes grisonnent déjà. Quant à ces ombres sous ses yeux, ce ne sont pas les stigmates de l'âge, plutôt du manque de sommeil. Et elle n'a rien fait pour les dissimuler, elle n'est pas apprêtée pour un sou, sa mise est plutôt négligée et ses mains ne sont pas non plus d'une propreté irréprochable. On n'a pas idée de paraître dans le monde avec des ongles aussi noirs. Et un dimanche matin, encore ! Surtout quand on arbore une bague aussi voyante, une chevalière antique, si je ne me trompe pas ; on distingue mal le dessin gravé en creux dans la pierre lie-de-vin, mais il me semble que c'est une déesse ailée, ou quelque chose dans ce goût-là. Tiens, elle a aussi l'index et le majeur noircis

par la nicotine. C'est affreux, elle devrait avoir elle-même le bon goût de s'en aviser.

Cependant, elle me plaît, elle me plaît même beaucoup, et ses yeux par exemple sont d'une beauté sans égale.

Andreas en était là de ses réflexions quand Monika lui tendit une cigarette et demanda avec détachement : « Aurons-nous bientôt le plaisir de lire quelque chose de vous ? »

Andreas secoua la tête.

« J'ai bien quelques ébauches... Mais la période n'est pas propice. Il faut d'abord que j'achève ma thèse. Ça consume mes forces. »

Et, craignant que le fil de la conversation pût se rompre de nouveau, il surmonta sa timidité : « Ainsi vous avez lu mes poèmes ?

— Oui. »

Pas un mot de plus. Ni approbation ni rejet. Andreas avait pris le pli, dans le petit cénacle de fins lettrés dont il était l'étoile, et où l'entouraient de fervents disciples qui l'élevaient à l'égal d'un Rilke, d'un George ou d'un Hofmannsthal, d'être choyé, entouré d'attentions, depuis qu'il avait fait paraître un peu plus tôt son premier recueil de poésie – un mince opusculé, en vérité. Issu d'une famille d'officiers prussiens, il avait grandi dans une atmosphère austère et rigoriste, et, maintenant qu'il était installé à Munich, buvait à traits avides sa liberté nouvelle et se délectait de l'art de vivre raffiné des gens du Sud. Il ne supportait plus qu'on lui opposât froideur et indifférence. Ce qu'il attendait de cette femme, avec une vive impatience, c'était qu'elle le raffermît dans son être. Comment pouvait-on avoir un air aussi intelligent et n'être pas capable de dire autre chose que ce satané « Oui », comme un enfant à l'école, un conscrit sur le terrain d'exercice ? Certes, elle connaissait ses poèmes. Mais elle semblait les considérer comme la chose la plus naturelle du monde, non comme une offrande, une faveur acquise

dans les larmes, la souffrance ou les transports de joie. À moins qu'elle fût totalement hermétique à la poésie, comme d'autres demeurent insensibles à la musique, ou se révèlent incapables de voir les formes et les couleurs ?

Le front plissé, Andreas creusa cette question. Il était curieux qu'il pût exister des êtres chez qui les mots ne s'assemblaient jamais pour former des rythmes, et plus curieux encore qu'ils ne comprissent pas le rythme des autres.

Il aurait été surpris, cependant, et touché au plus profond, s'il avait su que Monika se récitait en ce moment même, au rythme cahotant des roues du train, quelques-uns de ses vers. Elle le faisait non seulement parce qu'elle avait du goût pour ses poèmes – un an plus tôt, elle avait puisé un peu de réconfort dans quelques lignes célébrant la vie et la mort comme deux éléments indissociables du Grand Tout –, mais parce qu'elle voulait se donner congé à elle-même, et chasser de son esprit l'idée que ce voyage était encore un au revoir, un ultime adieu, et qu'il allait lui falloir renoncer pour toujours à ce qu'elle aimait. Elle éprouvait aussi, depuis l'instant où, murmurant le nom d'Andreas, elle avait consenti à ce qu'il l'accompagnât, une intense jubilation à la pensée que ce pays, l'Allemagne, qui lui était tout ensemble une grâce et une malédiction, lui donnait pour escorte, une fois encore – la dernière –, l'un de ses plus brillants sujets ; et tandis qu'elle balayait d'un œil morne de vastes étendues de prairie enneigées, saluant au passage, ici ou là, tel arbre familier, telle maison de sa connaissance, que le soleil montait dans un ciel bleu-noir, annonciateur de föhn, et que la neige fondait aux branches grêles des sapins, elle jugea qu'il était bon, avant qu'ils se séparent, qu'Andreas connût son histoire ; car il s'agissait bien de cela, pour elle, porter témoignage, maintenant plus que jamais. Elle n'avait pas recherché sa

compagnie, mais il était heureux qu'elle eût quelqu'un à son côté pour entamer ce voyage sans retour vers la solitude. Peut-être – c'était en elle une mince lueur d'espoir – qu'Andreas saurait la comprendre, et diffuser sa parole.

Il était presque un enfant encore. Mais, sur ce visage émacié dont la peau blanche et diaphane laissait transparaître le lacis des veines, on voyait s'inscrire déjà le passage du temps. Autour de la bouche sinueuse, sous les yeux sombres et profondément enfoncés dans leurs orbites, un réseau de ridules et de plis se développait déjà ; tempérant cette impression, le casque d'or de ses cheveux fins se dressait sur un front juvénile.

Je vais t'arracher à ta quiétude, pensa Monika, te dessiller les yeux. Tu crois connaître le monde parce que tu le perçois avec ta sensibilité d'artiste, mais, très cher, cela ne suffit pas, c'est trop peu, un luxe fallacieux auquel j'ai moi-même succombé autrefois. As-tu jamais réfléchi au destin inexorable de ceux qui sont nés dans la condition de coolies, connais-tu les méthodes dont on use pour s'assurer de leur docilité ? Penses-tu avec effroi à ceux qu'on assassine ou qu'on torture, a-t-on déjà abattu des camarades sous tes yeux ; as-tu déjà vu osciller, dans le balancement harmonieux de tes vers, une corde de chanvre enduite de savon qu'on enroule autour du cou de la jeune fille dont tu célèbres les grâces avec délicatesse ?

Quand tu parles de ceux qui connurent une mort précoce, songes-tu à ceux qui furent exécutés, suppliciés dans les camps de concentration ? As-tu déjà entendu parler de Dachau ? Ce n'est pas très loin d'ici, mais, à l'exemple de tes semblables, tu n'entends pas les cris de douleur qui s'en échappent. Ne me dis pas que tu les entends. Car si tu étais au courant de tout cela, et l'acceptais sans prendre aussitôt les armes, alors, Andreas, c'en serait fini de ce sens de l'humain dont tu dois t'enorgueillir, comme tout créateur.

Mes paroles seront un contrepoint dissonant à tes vers. Mais je suis décidée à assumer cette responsabilité.

Sa bouche marqua un pli d'amertume.

Je pourrais t'épargner, te congédier d'une parole blessante, te gâcher ton dimanche et en même temps te préserver d'un danger qui te menace cent fois. Mais, Andreas, il faut que tu comprennes, pour les êtres qui se sont dépouillés de tout, et vivent dans un abîme, au plus noir de la douleur, l'heure n'est plus à secourir. Ces temps sont révolus.

Le train traversa la route avec un sifflement aigu, et l'on vit se déployer à main droite, en contrebas de la voie, le lac aux eaux grises d'où montait une brume de fraîcheur matinale.

« Ici, je suis chez moi, observa Monika, ou peut-être serait-il plus juste de dire : Ici, *j'étais* chez moi. »

Face au regard interloqué d'Andreas, elle poursuivit : « Là-bas, à l'autre extrémité du lac, se trouve la maison où je suis née. Elle est vide désormais, à l'abandon, et je fais un grand détour pour l'éviter. Mais, voyez-vous, je ressens toujours l'appel des montagnes. Étant petite, j'étais fermement convaincue qu'elles m'appartenaient, à moi et à personne d'autre. Tenez, celle-là, c'est notre destination. »

Elle désigna du doigt une ligne de crête que bossuaient par places quelques sommets, et qui fermait la vallée à une très grande distance.

« Mon Dieu, faut-il donc que nous poussions si loin ? » demanda Andreas, dont le courage commençait à fléchir.

Et, d'un ton qu'il s'efforça de rendre badin : « Il me semble que les montagnes d'ici sont tout aussi jolies.

— Mais elles le sont, assurément, railla Monika, sauf que ma montagne à moi présente en outre l'avantage d'être utile. C'est à cet

endroit en effet que passe la frontière. Derrière les cimes, là-bas, un autre pays commence. »

II

Elle ne dit plus un mot. Andreas n'osa pas lui demander ce qu'elle allait faire dans ce pays voisin, où il était interdit de pénétrer depuis trois ans, par décret d'État. Il jeta un regard plein de curiosité à son grand sac à dos, qui n'était qu'à demi plein, et il lui vint le soupçon qu'elle se livrait peut-être à la contrebande.

Me voilà embarqué dans une drôle d'aventure, songea-t-il en lui-même, et il sentit un flot de sang lui monter à la tête. Au même instant, il repensa, non sans mélancolie, au poète baroque Andreas Gryphius, à cet art poétique tout en entrelacs savants qui formait le sujet de sa thèse. Il avait piteusement laissé en plan son travail, ce jour-là.

Mais il était encore à l'âge où l'on cède à l'attrait du mystère, et n'avait pas hésité un instant à suivre Monika sur la route incertaine où elle s'engageait.

Ils descendirent du train au terminus de la ligne et, comme de nombreux autres voyageurs, s'attardèrent un moment sur le petit parvis où patientaient traîneaux et équipages, le temps de mettre un peu d'ordre dans le fouillis des sacs à dos, des skis et des bâtons.

Monika avait le geste sûr et rapide. Andreas n'avait pas encore commencé qu'elle était déjà prête. La mine grave et recueillie, elle prenait appui sur ses skis comme un guerrier de l'Antique sur sa lance, à l'orée du combat, et patientait.

Quand elle s'aperçut qu'Andreas, empêtré dans son équipement, ne s'en sortait pas, elle lui adressa un regard soupçonneux et demanda d'un ton aigre :

« Est-ce que vous savez skier, au moins ? »

— Un peu. Je vous mentirais si je vous disais que je suis capable de prouesses.

— Écoutez, Andreas, le plus sage serait que nous nous séparions ici. »

Sa voix, tout à coup, prenait des inflexions plus douces, pleines de sollicitude.

Pour toute réponse, il secoua la tête.

« Mais si, insista-t-elle, presque implorante, allez vous ébattre là-haut sur les pistes d'exercice, plutôt que de partir à l'assaut des sommets avec moi.

— Vous préférez être seule ?

— Non, ce n'est pas cela...

— Alors venez. Nous devons nous dépêcher, sinon le car postal partira sans nous. »

Le visage de Monika s'empourpra violemment.

« Laissez-le donc partir. Il est hors de question de l'emprunter.

— Vous avez l'intention de marcher ? De faire tout ce trajet à pied ? »

Devant sa mine épouvantée, elle ne put réprimer un sourire :

« Ce n'est pas si terrible. Dans trois heures, nous serons au pied de la montagne. »

Peut-être qu'elle n'a pas d'argent, conjectura Andreas. Puis-je m'offrir de la dépanner ? Il est parfaitement insensé de s'infliger une marche de trois heures dans la vallée avant d'attaquer les pentes. En outre il est peu probable que nous soyons rentrés avant la nuit. Et il

serait extrêmement fâcheux que je perde une nouvelle journée de travail.

Mais il n'osa pas lui faire part de ces réserves, de peur qu'elle le rembarât une fois pour toutes. Et, d'un ton presque craintif :

« S'il le faut absolument, je tiendrai le coup.

— Bien, répliqua Monika avec satisfaction. Vous pourrez toujours rebrousser chemin quand vous en aurez assez. Mais à présent venez, il n'y a plus une minute à perdre. »

Ils descendirent la rue de la gare, la neige fondait déjà, elle ne formait plus sur la chaussée qu'une molle gadoue. Le ciel était vitreux, et les montagnes, qui dans cette région sont souvent pareilles à de riantes collines, semblaient toutes proches, menaçantes et escarpées.

« Ça sent la neige », nota Monika en humant l'air comme un chien de chasse.

Sur les versants rocheux, à main gauche, des maisons de plaisance. C'étaient pour la plupart des villas un peu démodées, construites dans le style d'avant-guerre. À main droite, des jardins dévalaient en cascade vers le lac aux berges recouvertes d'une mince épaisseur de glace. Les eaux paraissaient troubles et croupissantes, mais ici les joncs poussaient par touffes généreuses et le soleil du matin en rehaussait le jaune chaleureux. Des canards sauvages volaient à faible altitude avant de se poser sur l'eau.

Tout à coup, arrêtant leur marche, ils virent se déployer en travers de la chaussée un grand calicot où se lisaient les mots suivants :

LES JUIFS ENTRENT ICI
À LEURS RISQUES ET PÉRILS

Andreas n'y prêta qu'une attention distraite, il n'en éprouva ni douleur ni plaisir, voilà longtemps qu'il était habitué à ces banderoles envahissantes qui déparaient le paysage avec la même laideur brutale que les affiches publicitaires vantant les mérites de machines à coudre ou invitant le touriste à se rendre au Grand Hôtel.

Il constata néanmoins avec étonnement que Monika, dont l'humeur semblait s'être adoucie, et qui se montrait bien plus loquace que lors du trajet en train, s'était brusquement tue et, baissant les yeux, continuait d'avancer en regardant droit devant elle. Était-elle heurtée par le slogan ? Il en allait de même, sans doute, de tous les habitants du pays. Nul n'aime voir s'étaler aux quatre coins de son village les opinions aberrantes de parfaits étrangers.

Aussi observa-t-il pour lui complaire : « Tout ceci est d'une sottise sans nom. Comme s'il existait encore un lieu en ce monde où l'on puisse faire un pas sans être en danger. »

Elle hocha la tête, sans un mot ; il ajouta dans un sourire : « En outre cette mise en garde est parfaitement superflue. Il n'y a plus guère de Juifs, par chez nous. Voilà longtemps qu'ils ont pris le large. »

Comme pour apporter un démenti soudain à ses propos, Monika fut abordée à cet instant par une femme de forte corpulence au physique disgracieux – une Juive, de toute évidence –, qui, en dépit de son âge très avancé, portait avec son tailleur de loden un petit chapeau vert hardi.

Andreas fit quelques pas, un rien gêné, et alla se poster contre une clôture à quelques mètres de là. Ses épaules, brusquement affranchies du poids écrasant des skis, basculèrent vers l'avant, et,

s'étant assoupli les doigts, il traça des arabesques dans l'air avec ses mains déliées.

Deux jeunes filles vinrent à passer, vêtues l'une et l'autre de pantalons de couleur sombre et de chandails bigarrés. Elles adressèrent au jeune homme un regard caressant. L'une d'elles, le voyant planté là avec ses skis, lui lança un mot railleur qui était aussi une invite et une amorce de séduction. Andreas leur fit un signe de la main en affectant un détachement princier, puis, les suivant du regard, il les vit s'éloigner, lentes, gracieuses par nature, fraternellement enlacées, la démarche alourdie par le port de lourdes chaussures.

Il fut saisi d'une furieuse envie de les suivre, d'aller se glisser entre elles et de les prendre par le bras, la blonde avec ses tresses relevées en chignon sur la nuque, et la petite brune piquante à la chevelure ondoyante. Avec ces compagnes du même âge que lui, il n'aurait pas eu à craindre de périple en montagne éreintant, ni de s'engager dans une aventure trop hasardeuse. Une petite virée à skis, jusqu'à la chapelle blanche coiffée de son clocher pointu, une brève descente sur des versants enneigés de faible pente et dépourvus d'arbres, c'était très exactement ce qu'il avait envisagé pour ce dimanche.

Il suivit les jeunes filles du regard jusqu'au moment où ses yeux s'arrêtèrent sur Monika. Elle et la femme à qui elle s'adressait lui apparurent de profil, et, soudain saisi d'étonnement, frappé par l'évidence comme par la foudre, il s'aperçut, tandis que la honte que lui inspirait sa propre cécité lui faisait monter le rouge aux joues, que les deux femmes se ressemblaient trait pour trait, la jeune et la vieille, la bourgeoise ridiculement accoutrée et son interlocutrice au port sévère et presque masculin – à ceci près que le visage de l'inconnue, copieusement empâté par les années, était d'un dessin

moins pur, plus grossier. Ce fut alors comme s'il voyait Monika pour la première fois, sa tête brune, le modelé de son visage au nez proéminent, au front haut et étroit, qui n'avait rien d'égyptien, mais était typiquement juif, et, soudain confus de sa blondeur gracile, il sentit peser sur son cœur toute la responsabilité des mots infamants du calicot, et des atrocités inouïes qu'on faisait subir à ce peuple.

Cependant Monika s'avavançait vers lui. Le front plissé, la mine résolue, elle s'apprêtait à parler, mais avant qu'elle ait pu dire un mot, il bredouilla d'un air accablé des paroles vagues et décousues qui devaient tenir lieu à la fois d'explication, d'excuse et d'attestation de bonne volonté. Elle parut d'abord ne pas comprendre, puis elle posa ses skis par terre et lui jeta un regard hostile :

« Ah, vous venez enfin de vous apercevoir que j'étais juive. Et vous vous dites sans doute que certains centres culturels, maisons des arts et autres institutions de même nature ne manqueront pas de constater qu'Andreas von Cornides passe ses dimanches en bien douteuse compagnie. Naturellement, vous souhaitez mettre un terme aussi vite que possible à cette situation embarrassante et qui ne peut que vous porter préjudice. »

Il se récria d'un air indigné.

Non, c'était tout le contraire ; il ignorait certes qu'elle était juive, mais l'idée ne lui était même pas venue de lui poser la question. Il lui était parfaitement indifférent de savoir de quelle confession – ou de quelle race, si vous y tenez, s'empressa-t-il d'ajouter avec humeur quand il surprit le regard mi-railleur, mi-dédaigneux qu'elle posait sur lui – étaient les personnes avec qui il se liait. La seule chose qui lui importât, c'étaient les qualités humaines, et, dans son cas précis, aussi les qualités de femme. Même s'ils ne se connaissaient qu'à peine, il avait pu apprécier les unes aussi bien que les autres. Qu'elle

n'allât donc pas se méprendre à son sujet, et cessât de le regarder avec cet air méchant et buté, comme si elle le tenait pour responsable de tous les maux de la Terre. Il avait lui aussi ces slogans tapageurs en horreur, mais que pouvait-il y faire ? Elle devait bien savoir qu'il vivait dans son monde à lui et ne se mêlait en rien de politique.

Elle l'écouta avec le plus grand sérieux.

Ses propos appelaient de nombreuses réponses. Ainsi, par exemple, elle était d'avis qu'on ne peut pas plus se tenir à l'écart de la politique que de la nourriture et de la boisson, parce que la vie entière, la vie tout court en dépend. Elle en avait fait l'expérience amère et aurait pu lui raconter les plus noires histoires à ce propos. Mais elle n'avait pas imaginé un instant qu'il pût ne pas savoir qui elle était, ou ce qu'elle était. À ce sujet, il fallait d'ailleurs qu'elle lui fît la leçon, car elle ne doutait aucunement de ses qualités humaines non plus que de ses qualités de femme, et aucun parti, aucune nation au monde ne pouvait les lui contester – « ils peuvent nous tuer, Andreas, pas nous briser » –, mais elle s'apercevait à présent qu'il s'était engagé dans cette aventure sans savoir de quoi il retournait. Elle pensait qu'il avait accepté de courir sciemment ces risques. En outre, elle avait abusé du courage qu'elle lui prêtait, car elle était recherchée par la Gestapo – « la police secrète d'État, Andreas ! » –, pour des délits politiques, ou pour haute trahison, on ne pouvait jamais vraiment savoir, et elle avait eu l'idée de se servir de l'apparence passe-partout du jeune homme comme d'un paravent ou d'un bouclier, pour faire croire aux gens qu'elle avait entrepris une simple randonnée à skis, alors que la vérité, c'était qu'elle était en fuite.

« Et maintenant fichez-moi le camp ! » s'écria-t-elle avec fureur.

Une lueur de défi s'alluma dans les yeux d'Andreas. Il s'empara de ses skis et invita Monika à se dépêcher.

« Je vous accompagne jusqu'à la frontière, lança-t-il avec fermeté, et aucun diable ne pourra m'en empêcher.

— Ah, Andreas, vous ne connaissez pas le Diable », fit-elle avec ironie, mais les paroles du jeune homme témoignaient d'une telle détermination qu'elle n'osa plus le contredire et, un sourire presque joyeux aux lèvres, elle le suivit, sans le regarder.

III

À mesure qu'ils approchaient des montagnes, le vent de sud forcissait. À l'ouest, des nuages lourds de neige s'avançaient dans le ciel. Andreas et Monika quittèrent bientôt la grand-route, s'engagèrent sur des chemins de terre couverts de neige puis sur un large sentier forestier qui courait plus avant encore vers le sud. Ils ne parlaient presque pas, se contentant de rares paroles qui se perdaient dans l'immensité du paysage, et qu'ils n'échangeaient qu'à seule fin de s'assurer que l'autre était encore là. Mais ils savaient tous deux que la marche rapide faisait obstacle à la vraie conversation qui sommeillait en eux, et ils notaient avec satisfaction qu'ils pouvaient garder le silence.

De temps à autre, Monika désignait d'un geste quelque spectacle plaisant : un arbre à la ramure très imposante, un buisson dont la forme était pour le moins curieuse, un lièvre qui, le derrière blanc et les pattes brunes, filait en travers du chemin, de grands oiseaux sombres qui planaient sur la vallée, sans un battement d'ailes. Ils ne croisèrent presque personne, hormis un garde forestier et deux ou

trois paysans, mais les skieurs paraissaient avoir disparu de la surface de la Terre. Dans les branches, le vent tempêtait, mugissait comme les vagues de la mer du Nord quand elles déferlent sur le rivage plat. La neige collait aux semelles, rendant leur progression difficile, il fallait à chaque pas lever la jambe bien haut pour s'en extraire, et, à la faveur d'une courte pause pour ranger leurs vestes dans leurs sacs à dos, Monika s'aperçut qu'Andreas était blême. Chez cet enfant des basses terres, de constitution si délicate, la fatigue survenait vite. Peut-être s'effrayait-il aussi de leur solitude et des bruits changeants du vent. Elle sortit de sa poche une barre chocolatée qu'elle lui fourra dans la bouche. Mais quand, alors qu'ils s'étaient remis en chemin, le pas d'Andreas se fit de plus en plus lourd, de plus en plus lent, elle le délesta de ses skis avec un geste très doux et feignit de ne pas entendre ses protestations véhémentes. Elle portait désormais les deux paires de skis sur ses épaules vigoureuses, tandis que lui, deux bâtons dans chaque main, renâclant et maugréant, mais visiblement soulagé, marchait à son côté d'un pas pesant.

Il était vanné, et si le visage furibond de Monika ne lui avait pas inspiré une terreur secrète, il lui eût volontiers proposé de faire halte – une demi-heure, pas davantage – dans le dernier village qu'ils traversèrent. Une auberge accueillante se dressait au bord du chemin, mais sans doute n'était-il pas judicieux d'aller se restaurer quand on était en fuite, et Andreas constata en soupirant qu'il n'avait aucune idée de la façon dont il convenait de se conduire dans une situation comme celle-là, insolite à tous égards. Il n'avait jamais vraiment pris conscience, jusqu'à cette seconde, qu'il avait toujours mené pour l'extérieur la vie d'un jeune bourgeois préservé de tout. Pis encore, il n'avait jamais été à proprement parler *un vrai garçon*, au grand regret de son père : il ne lisait pas les romans de

Karl May ni n'aspirait à conduire des diligences, le Far West l'attirait tout aussi peu qu'une partie de football. Chez lui, la révolte s'était accomplie dans la lice de l'esprit. Ses premières amours se nommaient Diotima et Klärchen, ses compagnons de route Goethe, Byron et Rilke. Il avait grandi sans l'affection d'une mère et, dès l'adolescence, s'était plu à parcourir en de longues marches les paysages du nord de l'Allemagne. Il aimait les grandes plaines offertes, le petit pays ramassé sous un ciel immense charriant des nuages, cette lumière grise, toujours brisée, qui donne aux arbres et aux maisons un franc relief, l'air qui vibre d'un scintillement argenté au-dessus des prairies vertes où l'on peut marcher sans fin, jusqu'au rebord du monde, et laisser vaguer ses pensées. Et c'est ainsi qu'un jeune homme seul, délicat, au teint hâve, chemine vers un lointain qui semble reculer à chacun de ses pas, debout contre les vents d'ouest chargés d'effluves salins annonçant la mer proche, et ses yeux ne trouvent rien à quoi se raccrocher, hormis la plaine et le ciel, un ciel dont la voûte couvre la Terre ; et, dans ce monde qui n'existe qu'à peine, et au fond de son propre cœur qui bat avec violence, il lui faut chercher un sens à l'existence et des valeurs. Nulle montagne, nulle chaîne de collines ne délimite l'horizon. Nulle lumière du Sud pour exercer une séduction terrestre. Rien qui confère forme et mesure. Dans ce désert, ce face-à-face avec soi-même, seules deux options s'offrent à vous : la première, rude, prosaïque, pratique en somme, consiste à s'accrocher à tout ce qui offre une prise pour se l'attacher, quand la seconde, d'essence éperdument mystique, postule que la mort et la vie, le visible et l'invisible se situent sur le même plan, et pare l'au-delà d'un éclat séduisant et fallacieux qui fait défaut à l'ici-bas. Ou, plutôt que de choisir, on distribue harmonieusement son moi entre les exigences de l'instant et l'ivresse des pensées, et l'on devient un bourgeois

policé et frileux, pareil aux marchands des villes de la Hanse, discret, courtois et empressé envers son prochain, et l'on réserve le commerce avec Dieu à un usage strictement privé. Mais si, comme Andreas, on a reçu par surcroît la grâce d'un don particulier, il vient un temps où l'on ne peut plus se satisfaire d'une vie trop fruste et où l'on aspire à suivre sa vocation ; alors, au terme d'une lutte acharnée, on finit par convaincre son officier de père qu'on est un artiste, et rien d'autre. Mais l'on consent malgré tout à décrocher le titre de docteur ès lettres, même si l'on n'y attache soi-même aucun prix ; les études ont ceci de précieux qu'elles vous garantissent quelques années d'indépendance, qui seront mises à profit pour se faire un nom dans les lettres, et atteindre la renommée à laquelle on aspire, comme, en leur temps, vos ancêtres soldats rêvaient des lauriers d'une première victoire.

Andreas ne se demandait pas si Monika était rompue à ces entreprises hardies, si elle avait l'expérience des chemins de passeurs, des voies dérobées par lesquelles on franchit les frontières. Il lui vouait une confiance aveugle. C'est qu'il émanait d'elle cette grande assurance qu'on voit aux êtres qui ont surmonté les coups les plus durs, et les fait paraître inébranlables, cette quiétude profonde et presque hiératique que possèdent seuls ceux qui traitent de pair à pair avec la mort, n'ont plus rien à perdre et très peu à espérer.

Le jeune homme croyait en la bonne étoile de cette femme qu'il connaissait pourtant très peu. Il existe des personnes dont la vie obéit à des lois particulières, des règles d'airain, et conserve cependant, sur un plan infiniment plus élevé, encore un sens, tandis que pour d'autres elle va s'effilochant, et se déroule d'un bout à l'autre de façon arbitraire, sans tragédie mais également sans bonheur. Jamais auparavant il n'avait rencontré quelqu'un qui lui avait donné à ce point l'impression d'être marqué par le destin.

N'était-elle pas une sœur d'Antigone, par la souffrance, mais aussi en vertu de cette façon d'agir guidée par l'amour, et qui ne connaissait pas la mesure ? Et, sans se demander si ce chemin menait à la frontière, et si la bonne étoile de Monika ne les lâcherait pas, il accepta de la suivre.

Tandis qu'ils progressaient encore entre les maisons du village, quelques gros flocons s'étaient mis à tomber ; une fois sur la grand-route, exposée aux éléments, le vent les assaillit et souffla une neige humide et glacée sur leurs visages brûlants. Andreas, qui n'avait pas revêtu son blouson assez vite, sentit une désagréable sensation de fraîcheur lui courir le long de la nuque. Pour la première fois, il lui vint la pensée qu'il allait falloir accomplir en solitaire le chemin du retour, et il en conçut une peur qui le paralysa ; comment, sans Monika, allait-il pouvoir affronter la fatigue, les descentes périlleuses, les tourmentes de neige, le froid, sans certitude de retrouver sa route ? Il était un piètre skieur, et s'il parvenait encore, en terrain connu, à descendre une collinette en stem, il n'était assurément pas taillé pour le hors-piste.

Comme si Monika avait lu dans ses pensées, elle lui asséna soudain : « Maintenant ça suffit. Vous avez eu la bonté de m'accompagner jusqu'ici, mais il faut vous en retourner. Allez plutôt prendre une bonne soupe chaude à l'auberge, en attendant le car postal qui vous reconduira à la gare. »

Il ralentit l'allure et essuya d'un revers de manche son nez qui coulait. La vision qu'elle venait d'esquisser lui parut paradisiaque : la bonne chaleur d'une salle d'auberge, une soupe fumante, les volutes des cigarettes, des vêtements secs, n'être plus contraint de lever et d'abaisser les jambes en cadence, de sentir le poids des skis sur ses épaules, la neige humide sur sa peau, plus d'air glacé dans les poumons, et la certitude d'être de retour chez soi en début de

soirée, et, étendu sur un divan dans sa chambre, de savourer un cognac ou une part de gâteau, de faire, pourquoi pas, un peu de lecture, dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, en repensant aux événements de la journée écoulée, ainsi qu'à Monika – oui, à Monika. Mais où la situer dans ce théâtre mental ? Luttait-elle encore contre la tempête ? Avait-elle réussi à franchir la frontière ? L'avait-on arrêtée, ou était-elle à l'abri dans quelque chalet ? Était-elle couchée dans un lit, ou dans la neige, fourbue, gelée, tremblant comme une bête traquée ?

« Vous ne voulez vraiment pas que je vienne avec vous ? » postillonna-t-il, honteux de sa propre indécision.

Celle-ci n'échappa certes pas à Monika, mais le désir de raconter à Andreas son histoire était désormais trop fermement ancré en elle : « De toute façon, avec ce temps, il ne faut pas songer à rentrer à la station. Vous n'y arriveriez pas sans moi. Notez bien que je suis coincée, moi aussi. Je n'aurais rien contre un peu de neige, mais avec ces bourrasques on ne voit pas à deux mètres ; je ne peux pas courir le risque de me jeter au-devant d'une patrouille de gardes-frontières. J'ai sur moi la clé d'un refuge. C'est là que je passerai la nuit. Mais je crains qu'on ne sonne le tocsin si vous n'êtes pas rentré chez vous avant la tombée du soir. Et c'est encore la plus sûre façon d'avoir la meute à mes trousses... »

Il éclata de rire.

« Je peux m'absenter pendant une semaine sans que personne s'en émeuve. Il n'entre pas dans mes habitudes de prévenir ma logeuse quand je m'absente.

— Vous voulez dire que personne ne s'affolera, si vous n'êtes pas dans votre lit demain matin ?

— Il m'arrive souvent de passer la nuit chez des amis.

— Eh bien, c'est une affaire entendue. Vous resterez avec moi jusqu'à demain matin – ou après-demain, si le mauvais temps persiste –, et vous redescendrez au village quand la tempête se sera calmée. J'ai emporté suffisamment de provisions. Mais je ne sais pas du tout si vous êtes d'accord. »

Alors, ce fut comme si une main invisible balayait en lui les images tentatrices de la paresse et du renoncement, et il n'y eut plus pour Andreas qu'une chose au monde : les yeux tristes et gris de Monika.

« Bien sûr que je suis d'accord. »

Il hâtait de nouveau l'allure, et elle observa d'un ton rassurant : « Dans une petite heure nous aurons atteint la crête. Là-haut, des cigarettes et du thé chaud vous attendent. Mais, d'abord, un bon somme vous requinquera. »

La « petite heure » dont avait parlé Monika pour ne pas refroidir son ardeur – car, en réalité, une demi-heure de plus leur fut nécessaire pour atteindre le chalet – s'étira pour Andreas en autant de minutes interminables, de pas pénibles, de mètres conquis de haute lutte contre le vent, une puissance hostile qui jaillissait, rugissante, de l'épaisseur des sapins, cinglait son visage, ébouriffait ses cheveux souples qu'un béret basque couvrait à peine, le mettait au supplice et éteignait en lui toute volonté.

Les skis, ces longues spatules terriblement rigides, étaient maintenant fixés à ses pieds. Il montait un chemin creux, s'engageant dans les larges traces imprimées dans la neige. Lorsque Monika s'était aperçue qu'il ne possédait pas de peaux de phoque, elle avait attaché les siennes sous les skis d'Andreas ; après avoir farté son matériel avec un peu de cire, elle grimpait la pente avec facilité, sans glisser en arrière, à un rythme régulier ; quand la tempête, pour de rares instants, reprenait haleine, et que les flocons

ne brouillaient plus ses yeux endoloris, Andreas apercevait Monika, à quelques mètres devant lui, et il entendait sa voix bien tempérée qui l'encourageait.

Alors, serrant les dents, il bandait ses forces et continuait d'avancer.

Peu à peu, ce fut comme s'il perdait toute conscience de son corps, de la souffrance qu'il endurait, de la situation où il était empêtré ; il ressentait une légère sensation de malaise, de vertige, les signes avant-coureurs d'une nausée, des crampes d'estomac, comme à bord d'un bateau tanguant sur une mer houleuse. Avec une acuité singulière, il lui semblait respirer de nouveau le remugle d'ail, d'huile de graissage et de goudron qui l'avait rendu malade autrefois, lors d'une traversée Palerme-Naples. Comme en ce jour lointain, il était tenaillé par la soif, sa langue collait à son palais, et il aurait tout donné pour la saveur méridionale, douce et sucrée d'un verre de grenadine rafraîchi d'un peu d'eau de Seltz glacée. Mais, pas plus qu'autrefois, on ne lui apportait cette délivrance, tout au contraire la pression s'accroissait dans son crâne, dans ses entrailles, il n'aurait pas su dire si l'air se raréfiait en lui-même ou au-dehors, mais en tout cas il suffoquait, ou alors il absorbait un air vicié. Oui, ce devait être cela, non plus de l'oxygène, mais une substance inconnue, difficilement assimilable, un gaz toxique, qui sait – et dès lors il s'était trompé en croyant sentir de nouveau l'odeur d'ail, de coque chaude et de cambouis, et le grondement dans ses oreilles ne provenait pas de la tempête et des vagues, non, c'étaient le fracas, le tonnerre, les hurlements, les bruits innombrables et assourdissants de la guerre, produits par les avions, les grenades, les fusils-mitrailleurs, et lui, Andreas – oh, il avait pleinement conscience de rêver, mais cependant il ressentait une amère et étrange sensation de réalité –, était couché à plat ventre dans une tranchée au sol

détrempé, sous la mitraille, torse plaqué contre la terre parcourue de secousses, et la nuit était faite, à l'horizon une ville se résolvait en brasier, des flammes immenses montaient vers le ciel et le coloraient de lueurs jaunes, rouges, grises et orangées, sous la voûte noire d'un ciel criblé d'étoiles. Andreas entendait des halètements, des gémissements ; était-ce lui, ou le camarade d'à côté, ou celui d'après encore ? Dans leurs uniformes gris souillés d'immondices, ils n'étaient déjà plus des individus mais se confondaient en une masse indistincte. C'était son propre cœur, cependant, qui, à coups rapides, violents et douloureux, battait dans sa poitrine qui se gonflait pour recevoir l'air ambiant. C'était encore lui, Andreas, tel que sa mère l'avait fait, le dotant d'une vie en propre, d'une mort en propre. Mais l'espace qui lui était alloué allait s'amenuisant et, acculé, entièrement livré à lui-même, il se débattait, jetant ses dernières forces.

Respirer devient toujours plus difficile. Ne dit-on pas qu'il existe un gaz qui a la propriété de vous déchirer les poumons, de sorte qu'on périt noyé dans son propre sang ? Pourquoi, pourquoi ? La guerre n'était-elle pas une affaire réglée une fois pour toutes ? Le fardeau de leurs pères, qui avaient été envoyés eux-mêmes dans les tranchées par leurs propres pères, vingt ans plus tôt ? Était-ce un arrêt du destin, fallait-il qu'il mourût ici, l'arme au poing, pour une liberté dont il savait, depuis longtemps, qu'elle n'existait que dans les sphères les plus élevées de l'esprit ? La Mort des champs de bataille venait-elle chercher en sa personne la proie qu'on lui promettait depuis des générations, et qui s'était efforcée de se soustraire à elle, à force d'esbroufe et de vers agréables à l'oreille ? *Au pays, au pays, c'est là que nous nous reverrons.* Quand avait-il entendu cette chanson ? Les paroles en étaient fausses, à l'évidence, jusque dans leur commencement, car il n'était pas question ici de

bons camarades qui vous tendent la main au moment du trépas. Peut-être que les mots d'avertissement de Monika, qui n'avaient trouvé en lui qu'un si faible écho, renfermaient malgré tout un fond de vérité : « La vie entière, la vie tout court dépend de la politique. » Car ce qui les poussait vers la guerre et la mort, lui ainsi que des millions d'autres, qu'était-ce, sinon la politique ? Ne pouvait-on pas séparer l'esprit de la politique ? Question oiseuse, à présent que l'heure n'était plus à apprendre et analyser, mais à agir et tenir bon face à l'adversité. Qu'avait-on fait de lui, qu'avait-on fait de l'être humain ? « Salut à moi, que je voie ceux qui ont été saisis¹. » Les vers de Rilke résonnaient en Andreas. Où étaient-ils passés, ceux qui avaient été saisis ? Les enivrés, les inspirés ? Ils étaient couchés dans la boue, le souffle pantelant, agglutinés les uns aux autres, et une souffrance dépassant la mesure de l'homme les avait tout à fait dégrisés. Les poètes aussi peuvent se tromper. Nul n'a le droit de parler de la masse, car elle n'est rien. C'est l'individu qui est tout. L'homme libre et conscient de lui-même. La dignité existe-t-elle encore ?

Andreas s'entendit pousser un faible cri, puis il vomit un peu de bile amère. Monika lui prit le bras.

« Encore un petit effort. Nous allons atteindre le sommet du versant. Vous avez fait preuve d'un grand courage, au vu de ce temps épouvantable. »

À présent, elle le guidait. Il sentait la faible pression exercée par sa main sur son poignet. Mais, lorsqu'ils débouchèrent hors de la forêt, la tempête les bouscula encore avec la dernière violence. Il était impossible de dire si la piste, devant eux, montait ou descendait. Andreas éprouvait cependant moins de difficulté à avancer, maintenant, soit parce qu'il s'était vidé l'estomac, soit

parce que la voix de Monika, plus proche, vibrait d'un timbre rassurant à son oreille.

Enfin ils s'arrêtèrent. Dans des battements de paupières, Andreas discerna les contours d'un petit chalet. Monika donna un tour de clé dans la porte, puis, d'un mouvement leste, elle s'agenouilla pour défaire les fixations des skis du malheureux, qui chancelait d'épuisement.

Andreas sentit avec ravissement qu'un espace clos l'entourait. Il y faisait certes noir et frais, mais on était à l'abri du vent. Il resta immobile, comme étourdi. Monika alluma une lampe à alcool et la clarté se fit. Un poêle occupait un coin de la pièce, dans l'autre était un grand lit, au milieu se trouvaient une table, des chaises. Des aquarelles étaient accrochées au mur, et l'endroit regorgeait, à son vif étonnement, de bibelots et de menus objets gracieux : des coussins cousus à la main, une corbeille tressée de brins de couleur, des nattes en raphia, des sujets en céramique peints dans des tons vifs et de ravissants petits animaux en terre cuite comme on en produit dans les provinces du sud de l'Italie. Non pas un rude chalet d'alpagiste, donc, comme Andreas l'avait craint, mais une bicoque aménagée avec soin, et où l'on aurait pu passer ses week-ends.

Ils se défirent de leurs vêtements, Monika alla chercher dans une penderie des pantoufles de mouton retourné, un pantalon de femme en velours noir, une veste damassée blanche brodée de parements verts, et les lui tendit. Quant à elle, elle revêtit une jupe à rayures noir et rouge, et un corsage noir à encolure carrée acheva de lui rendre son apparence de femme. Elle paraissait plus détendue. Toute dureté avait déserté ses traits. Elle prépara le lit et ordonna à Andreas, qui la secondait avec empressement et maladresse, de s'y coucher.

Il s'étendit de tout son long, et une sensation de bonheur indescriptible se diffusa dans ses membres rompus de fatigue. Alors qu'il s'endormait déjà, il entendit Monika allumer le poêle, puis il bascula dans un sommeil profond.

Il se réveilla comme s'il sortait d'une anesthésie, sans savoir quelle heure il pouvait être ni où il se trouvait. Explorant la pièce d'un regard tâtonnant, il revint peu à peu à lui. La table était dressée, un feu crépitait dans le poêle, leurs vêtements étaient étendus à sécher devant le foyer, mais il n'y avait pas trace de Monika. Ce n'est qu'à l'instant où il regarda derrière lui qu'il l'aperçut. Elle était assise, le corps ramassé, dans le seul siège confortable du chalet, un fauteuil d'aspect vieillot au dossier richement sculpté, et son visage avait de nouveau une terrible et impénétrable expression de tristesse. Andreas en fut saisi avec d'autant plus de force qu'elle s'était maquillée pendant qu'il dormait : avec ses lèvres d'un rouge écarlate et ses sourcils dessinés d'un trait noir, elle évoquait plus encore que tout à l'heure un personnage de tableau, mais, plutôt qu'aux souveraines d'Égypte, pleines de superbe, elle lui faisait songer à présent à ces peintures qui ornent les sarcophages romains, aux jeunes défunts aux joues fines et aux grands yeux sombres. Comme eux, elle lui parut inaccessible et désirable, étrange et cependant familière de toute éternité ; et, tandis qu'il s'absorbait dans la contemplation de cette femme silencieuse, grave, Andreas sentit monter en lui, telle une flamme, la curiosité et le désir qu'attisent en nous l'inconnu, le mystère, ce qui sans cesse se dérobe et échappe à notre possession. Il aurait pu rester des heures ainsi, à la couvrir de regards affectueux, à polir des mots pour la femme aimée, mais Monika s'aperçut qu'il était réveillé et lui lança dans un sourire :

« Bien dormi ? »

Il opina de la tête et bondit hors de son lit. « J'ai faim », s'exclama-t-il. Le soir était tombé dans l'intervalle. Il en resta éberlué.

Il y avait là du pain et de la charcuterie, des œufs durs, du jambon, des sardines, des oranges, des pommes et des gâteaux, des raisins secs, des amandes et des noisettes, du cognac et du thé, et le jeune homme se confondit en remerciements, assurant à sa bienfaitrice, à mots renouvelés, que ce repas était à ses yeux un opulent festin, d'autant plus que, comme dans le conte, la table avait été dressée et garnie sans qu'il eût à lever le petit doigt.

Il régnait une ambiance de Noël, joyeuse, tout enfantine. Ils allumèrent des bougies et brûlèrent une branche de sapin que Monika était allée casser dehors.

Et tandis que, hors les murs, la tempête malmenait encore les volets, ils allaient à l'intérieur, bras dessus, bras dessous, d'un objet à l'autre. Lorsque Andreas s'apprêta à saisir un livre relié de toile jaune, Monika arrêta son geste. Puis elle s'empara elle-même de l'ouvrage et nota laconiquement : « C'est le livre d'or du chalet. »

Andreas le posa sur la table. Elle se tenait derrière lui ; regardait par-dessus son épaule.

À gestes soigneux, le jeune homme feuilleta le volume, y relevant le nom d'hommes et de femmes illustres – beaucoup d'entre eux ne vivaient plus en Allemagne, certains étaient morts, et le nombre de visiteurs du chalet semblait décroître au fil des ans. Après 1933, il n'était plus venu personne, ou presque. La dernière entrée remontait à près de deux ans : « Monika et Klaus, les vrais bienheureux, ceux qui reviennent toujours. »

À cette seconde, Monika posa sa main sur la feuille et observa avec dureté :

« C'est faux. Ils ne reviendront pas. Plus jamais. »

Comme il se levait brusquement, elle eut un mouvement de recul, puis elle se jeta sur le lit et enfouit son visage dans les oreillers.

Elle lui confia d'une voix entrecoupée de sanglots qu'elle n'avait pas été capable de verser une larme pendant une année entière, « et maintenant voilà que ça n'arrête plus ».

Il s'agenouilla au pied du lit, lui prit la main, la caressa, la couvrit de baisers. Son émotion s'apaisa peu à peu, et elle finit par s'endormir à force de larmes, bercée de chagrin, comme une petite fille.

Quand il constata qu'elle respirait avec calme, il se leva enfin, sans faire de bruit, éteignit la lampe, se saisit d'un bougeoir et passa dans la pièce d'à côté où, sans même se dévêtir, il s'allongea sur un matelas et connut un sommeil troublé.

1. Rainer Maria Rilke, *Cinq chants, Œuvres poétiques et théâtrales*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, p. 519. Trad. J.-P. Lefebvre. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

KLAUS

I

1.

Le lendemain, la force de la tempête n'avait pas diminué. Monika observa avec un grand sourire que c'était décidément un temps à ne pas mettre un chien dehors. Levée de bon matin, elle avait rallumé le poêle et apporté un bol de soupe fumant à Andreas, mal réveillé encore.

Plus tard, elle lui désigna le fauteuil et alla s'asseoir elle-même sur un tabouret, non loin de là. Quand elle lui parlait, elle devait lever les yeux vers lui. La bougie n'éclairait que les cheveux blonds d'Andreas, son visage juvénile et fin se dessinait en simple silhouette devant elle. Et tandis que, à mots d'abord hésitants, puis avec un débit de plus en plus rapide et assuré, elle façonnait ses phrases, racontait son histoire à cet homme qui n'existait pas plus qu'une ombre, articulait les événements les uns aux autres et se voyait cependant contrainte de taire la réalité, elle sentait le grêle bâti des mots s'animer peu à peu, et refluer en elle le courant de la vie telle

qu'elle était autrefois, et telle qu'elle demeurera toujours, immuable, pour ceux qui l'ont aimée.

À peine Monika eut-elle attaqué son récit – « Quand mon cousin Klaus revint pour la première fois à Munich, c'était quelques années à peine après la guerre... » – qu'elle se coula de nouveau dans la peau d'une jeune fille de seize ans, au tempérament difficile, un peu enfant gâtée, qui s'avancait sur le seuil de l'existence, fière, avec des exigences passionnées, et n'avait d'autre credo que celui-ci : Le bonheur est la seule vertu.

Et revoici, soustrait à l'oubli, le jour où elle dut aller chercher son jeune cousin venu de Suisse pour l'emmener à la grande Exposition des arts techniques de Munich, sans grand entrain, d'ailleurs, car en cette saison de la vie qui hésite entre l'adolescence et l'état d'adulte, on ne se préoccupe guère des jeunes gens du même âge, et l'on dévore du regard les garçons de vingt ans qui, plus mûrs, s'en reviennent de la guerre, l'allure martiale et altière, forts d'une expérience teintée de scepticisme. Le cousin Klaus s'entoure pourtant d'une aura romanesque qui le rend intéressant. Son père, surtout, l'oncle de Monika, le frère de son père : peu avant la guerre, il émigra en Suisse où il écrivit un violent pamphlet contre l'empereur – il n'était pas toujours agréable de porter le même nom que lui –, puis, en 1919, miné par le dégoût et le mécontentement que lui inspirait une paix viciée qui menaçait de mettre à mal, dès ses débuts, une démocratie ardemment désirée et à l'avènement de laquelle il avait contribué, il se tira une balle dans le cœur. Sa veuve, tante Beatrix, leur avait déjà rendu visite à Munich un an plus tôt. Accueillie par les parents de Monika avec réserve et distance, elle fit de la part de sa jeune nièce, dès la première seconde, l'objet d'un culte fervent et d'une très tendre affection ; jamais encore Monika n'avait rencontré une femme aussi belle,

élégante et fière, qui dissimulait la peine qui l'accablait derrière une froideur où perçait toujours un sourire ; personne n'avait autant de chic pour se vêtir, choisir avec soin les toilettes les plus charmantes et variées, se maquiller de telle sorte que, si l'intention demeurait visible, le trait n'était jamais appuyé. Nul être encore, ni homme ni femme, n'avait écouté l'adolescente avec autant de recueillement que Beatrix, qui, avec ses yeux de vache ronds et graves, ses lèvres perpétuellement entrouvertes, semblait boire les paroles de Monika. Pour comble de bonheur, la jeune fille apprit bientôt que non seulement sa tante connaissait les œuvres des poètes qu'elle appréciait elle-même, mais que, pour la plupart d'entre eux, elle les avait fréquentés en personne, ce qui contribua à hausser jusqu'au délire la fascination qu'elle exerçait sur elle. Beatrix perpétuait la mémoire de son époux en incarnant avec une sérénité que rien n'entamait les idées austères que celui-ci lui avait léguées, et si elle n'avait certes pas l'esprit particulièrement vif et percutant, elle était au moins dotée d'une grande humanité, qui avait pu se déployer d'autant plus librement et généreusement que Beatrix avait passé les années effroyables de la guerre en Suisse, loin des tensions qui agitaient le pays. Personne ne savait exactement d'où elle venait. Elle avait un parler légèrement grasseyant, un soupçon d'accent autrichien. On ne lui connaissait pas de famille, ou alors elle était en mauvais termes avec celle-ci. L'oncle de Monika l'avait rencontrée alors qu'elle était encore une toute jeune fille, dans une petite ville de province où l'avait conduit une tournée de conférences. Au sein d'une troupe locale, elle jouait le rôle de Nora dans *Maison de poupée*. Il avait été aussitôt conquis par sa beauté sans tache, le charme qui émanait d'elle, une absence de talent incurable qui avait eu le don de le toucher. Il l'épousa sur-le-champ et l'emmena à Munich. Dans un petit appartement des faubourgs les plus reculés de

la ville, il menait des recherches dans le domaine de la philosophie et de la politique.

Monika avait eu vent de tout cela de manière imprécise et déformée ; les conversations des adultes avaient fait éclore en elle des tableaux où l'amour et la haine se disputaient la vedette, et dans un recoin de sa mémoire subsistait encore l'image d'un petit garçon brun auquel elle se sentait infiniment supérieure, car, lorsqu'ils avaient mesuré leurs forces, elle avait toujours eu le dessus sur lui, et l'avait terrassé.

Et voilà que Beatrix, un an plus tôt, leur était tombée du ciel, telle une déesse. Sa présence réelle, sa douceur rendirent caducs les bavardages à son sujet. Au moment de s'en aller, elle avait donné à Monika un baiser et, l'enveloppant de ses bras avec tendresse, comme une mère, l'avait plongée dans un nuage de parfum et de félicité, avant d'annoncer dans un sourire qu'elle reviendrait à Munich l'été suivant.

Cette fois, elle a envoyé en éclaireur son fils âgé de seize ans – elle-même n'arrivera que dans quelques jours, et Monika, vêtue d'une robe de soie à rayures blanches et rouges, coiffée d'un grand chapeau de paille de Florence dont les ailes s'agitent hardiment, patiente devant la pension de la Prinzregentenstraße où son jeune cousin est descendu, seul ; elle se dit que les tilleuls de l'allée embaument à vous en faire tourner la tête, et songe avec un peu de tristesse que le jeune homme ne saura pas apprécier à leur juste valeur les efforts de toilette déployés ; au reste il est passablement absurde de vouloir lui apparaître sous un jour élégant, elle fait figure de laideron en comparaison de Beatrix, et sans doute aurait-elle été mieux avisée de se montrer sans couvre-chef, dans la robe de tissu bleu des *Wandervögel*.

Elle laisse courir son regard d'un bout à l'autre de la rue, le soleil brûlant chauffe à blanc le bitume, dans les étendues de prairies du Jardin anglais, encore non fauchées, l'herbe est luxuriante et haute, d'un vert intense où brillent par touches éparses les boules blanches des pissenlits fanés. Existe-t-il un autre endroit au monde où la nature étend aussi profusément ses ramifications dans la ville, où se mêlent dans l'air les senteurs du Nord et du Sud, l'odeur des glaciers et un parfum de fleurs suave qui se souvient de la Méditerranée, sous un ciel bleu pommelé de nuages blancs délicats, où l'on croise de ces gens à la peau mordorée qui se vêtent comme bon leur semble, avec élégance, selon les décrets de la mode, tantôt en dirndl, tantôt en jupe de loden ou en culotte de peau, comme s'ils prenaient part à un second carnaval dont le cortège se répandrait au fil des rues, conférant à chacun d'eux cette délectable légèreté qui transcende les classes sociales ?

Monika fait les cent pas devant la pension, insatisfaite d'elle-même mais ravie du monde qui l'environne. Elle connaît la plupart des passants, adresse un signe de tête aimable au marchand de fleurs boiteux avec son grand panier de violettes, salue avec révérence quelques messieurs âgés – des médecins, collègues de son père – qui lui rendent la pareille, l'air distrait et un peu éberlué ; mais voici que l'un d'eux, un géronte à barbe blanche, se retourne vers elle et la gratifie d'un geste de la main – c'est qu'il vient de reconnaître la fille Merton à la ressemblance qu'elle entretient avec son père. Monika échange quelques mots avec une dame de haute stature à la silhouette élancée, à qui elle donne du *ma tante*. C'est une amie de sa mère, la comtesse Konstanze Khefermüller. Elle fait observer gentiment à Monika qu'elle est devenue une bien jolie jeune fille. Sa confiance en soi s'en trouve un instant rehaussée, avant de plonger tout aussitôt dans un abîme : pourquoi Ernst

Rosenberg, le jeune avocat de sensibilité socialiste, a-t-il esquissé un hochement de tête aussi hautain et froid, comme pour lui signifier qu'elle n'est à peu près rien pour lui, sinon une jeune bécasse encore immature ? Il occupe pourtant une place de choix dans ses rêveries, car elle apprécie son courage et sa profondeur d'esprit, son beau visage blafard d'intellectuel, et aime sentir se poser sur elle son regard de myope derrière les lunettes à double foyer.

Cependant l'heure tourne. La ponctualité, pour Monika, relève à ce point de l'évidence qu'elle fronce les sourcils et, ulcérée, s'apprête à presser de nouveau la sonnette lorsque la porte s'ouvre enfin, laissant paraître un garçon grand et menu, vêtu d'une veste bleue, d'un pantalon gris et d'une chemise blanche ouverte bâillant sur le torse. La tête est brune et fine, avec quelque chose d'arabe dans les traits, les lèvres délicatement ourlées, le nez peu épais et très arqué ; il a des yeux de bête d'un brun velouté, un front déjà viril sur lequel pendent des boucles noires où jouent par instants des reflets cuivrés. Sa peau est si mate qu'on jurerait un Levantin, et, avant même qu'il s'avance vers Monika et la salue avec cette amabilité qu'il a héritée de sa mère, avant que, laissant s'épanouir sur ses lèvres un sourire, il lui donne à voir ce qu'il possède de plus beau, sa denture carnassière, d'un blanc étincelant, elle constate qu'il lui plaît, qu'il lui plaît même infiniment, et, bien qu'elle se le soit imaginé plus mûr, moins inachevé – la peau brune de son cou grêle a encore la finesse d'une peau d'enfant –, elle l'accueille aussitôt comme un frère.

Il semble animé du même sentiment à son égard, car c'est sans hésiter, d'un geste tendre de bon camarade, qu'il passe son bras sous le sien et, de sa voix d'adolescent qui se brise encore par instants, lui transmet les amitiés très cordiales de Beatrix. Il appelle sa mère par son prénom et prononce celui-ci d'un ton si ouvertement passionné

que Monika en ressent une sourde épouvante. Beatrix est tout pour lui : une mère, une complice, un guide et une épaule où s'épancher. Il vit dans son monde ; ressent par elle. Ce qui plaît à Beatrix lui plaît aussi, et ce qu'elle rejette ne trouve pas davantage grâce à ses yeux. Sa grande beauté est l'aune à laquelle il mesure toutes choses. Monika, très supérieure à son cousin dans l'art de sonder les êtres, a cependant tôt fait de s'apercevoir que sa mère lui cause aussi des tourments : à l'idée qu'il lui faudra mourir un jour, son cœur se serre d'une douleur insoutenable. La nuit venue, des heures durant, il reste éveillé, le poulx battant, secoué de frissons, songeant à Beatrix qui dort dans la pièce d'à côté. Parfois, saisi d'une terreur panique – sa mère respire-t-elle encore, là-bas, en cette seconde ? –, il n'y tient plus et se précipite dans sa chambre où il laisse libre cours à ses pleurs, ne s'apaisant qu'au moment où elle tourne vers lui son doux visage engourdi de sommeil, et où il sent sa chaleur vivante sous ses baisers empressés.

Lui arracher ces confessions n'est pas chose facile ; le jeune homme est encore à un âge rétif, d'une pureté cassante ; mais Monika sait écouter avec une scrupuleuse attention – plus, d'ailleurs, parce qu'il lui apporte des nouvelles de la personne qu'elle vénère que parce qu'il suscite réellement son intérêt. Elle n'en relève pas moins avec satisfaction que les femmes adultes, dans le parc des Expositions, jettent à son cousin des regards appuyés.

Ils traversent les grandes halles, bras dessus, bras dessous, parlant d'abondance, jetant en tous sens des regards curieux, et l'un et l'autre sont frappés de constater – ce qui les met en joie – que leurs goûts se rejoignent souvent, que les mêmes mots passent leurs lèvres au même instant. Certes, ils sont cousins, issus du même sang, et tous deux gens du Sud, quoiqu'ils aient été élevés dans des milieux très différents, mais la communauté de vues qui s'ébauche ce jour-

là, et que l'habitude comme les liens d'amitié ne feront que raffermir, lui permettant de survivre aux heures les plus noires, puise à des sources plus profondes que les liens de parenté et la seule affection, elle relève de la magie, du sortilège, elle est une source de bonheur intarissable qui ne les quittera jamais plus, qu'ils arpentent des salles de musée ou sillonnent les campagnes ; que, par une nuit de pleine lune, à Bruxelles, la splendeur ornementale de la Grand-Place les laisse terrassés, ou que, se vouant à leur paysage d'élection, ils vagabondent dans les prairies marécageuses qui entourent les temples de Paestum, et caressent l'encolure luisante des bœufs blancs au port lourd, ou que, seuls au monde, ils sirotent un verre de vin sur une petite terrasse en bordure de la Moselle, ou, avides de beauté, cherchant le frôlement de corps étrangers, flânent dans le dédale des ruelles du Vieux-Port de Marseille et, dans ses tavernes lugubres et mal fréquentées, lient connaissance avec de curieux personnages. Que, passionnés l'un et l'autre de théâtre et de cinéma, ils traquent sur le visage d'un comédien la plus secrète nuance, la naissance d'un sourire, la tristesse ; qu'ils portent leur attention sur un arbre, un rocher, un animal – leurs yeux, à la même seconde, repèrent, convoitent et chérissent le même objet, et, à travers le regard de l'autre, ils refont à neuf l'expérience du monde et d'eux-mêmes.

Mais en ce premier jour ils ne savent encore rien de tout cela ; ils éprouvent de la sympathie l'un pour l'autre et louent la Providence d'avoir permis cette rencontre.

C'est devant les stands des libraires qu'ils font le plus longuement halte. Tous deux sont de grands lecteurs, mais alors que Monika dévore tout ce qui lui tombe sous la main, classiques et romans policiers, traités d'histoire ou d'histoire de l'art et bluettes du dernier kitsch, Klaus se cantonne à des œuvres choisies avec goût et

détermination : quelques ouvrages de Goethe, de nombreux contes de l'époque romantique, Shakespeare, Byron et une quantité stupéfiante de poètes modernes. Il prononce le mot *expressionnisme* avec ferveur et dévotion ; explique à son amie, pleine d'étonnement, ce qu'il recouvre, et qu'ils doivent s'estimer heureux de vivre à une époque où un mouvement aussi novateur et puissant étend son empire. Monika est novice en ces matières ; au moyen de couvertures de livres, ou de décors de salles, il lui montre que la même volonté est à l'œuvre dans toutes les disciplines : tordre la réalité pour atteindre à la plus grande intensité expressive. Il l'entraîne devant les maquettes de théâtre : oui, qu'elle ouvre grand ses yeux, et voie avec quelle sobriété, quelle économie de moyens on met en scène les pièces à Francfort et Berlin ! Ainsi de *L'Homme au miroir* de Werfel, ou de la *Bataille navale* de Reinhard Goering, dont l'action tient tout entière dans la tourelle de tir d'un cuirassé. Rien qu'un espace gris, nu, surmonté d'une coupole. Monika ne savoure pas encore tous les arcanes de cet art, mais le jeune homme, à son côté, en parle d'un ton si enflammé qu'elle est déjà conquise.

Elle n'en éprouve pas moins une manière de soulagement quand ils ressortent au grand air. Les voilà redevenus deux petits enfants. Ils se livrent à des jeux puérils et tendres, raccourcissent ou estropient leurs prénoms, inventent des métiers aux passants, et leurs pas les mènent enfin, comme insensiblement, au parc d'attractions, devant les courbes du grand huit.

Face aux wagons virant à folle allure, Monika est saisie d'effroi, mais il suffit que Klaus lui glisse d'un ton enjôleur et suppliant : « Allons, viens, ne sois pas rabat-joie, c'est beaucoup plus amusant à deux ! », pour que ses préventions tombent et qu'elle monte avec lui dans le petit train. Ils sont serrés l'un contre l'autre, comme les nombreux couples devant et derrière eux, le jeune homme enroule

autour des épaules de Monika un bras viril et protecteur. Tout commence de façon plaisante, avec douceur, le véhicule mû par une force invisible monte lentement la rampe, une fois en haut la cadence s'accélère un peu, déjà le wagon se met à pencher à l'amorce d'un virage, le cœur de Monika se serre d'angoisse et d'attente, mais voici qu'apparaissent soudain à l'horizon, déployés en une frise, tous les sommets dentelés de la chaîne des Alpes, séduisants comme une promesse avec leurs scintillements argentés, et ce spectacle inattendu la laisse à ce point stupéfaite et fascinée qu'elle se retient pour ne pas crier à l'univers son bonheur. Il émane de ce tableau une telle force et une telle plénitude qu'elle en est investie, elle éprouve une sensation de puissance si débordante qu'il lui semble qu'elle serait capable de faire sortir le monde de ses gonds. En même temps, elle sait combien elle est jeune encore, sans attaches d'aucune sorte, un pur réceptacle où s'épanche la beauté. Non, c'est plus que la beauté : l'insaisissable, et ce qui se fait entendre dans ces splendeurs flamboyantes, c'est la voix d'un dieu.

Mais ces choses ont à peine le temps d'affleurer à sa conscience, déjà les voilà propulsés dans un abîme grondant, un poing immense lui comprime les entrailles, le wagonnet file, non, il dégringole vers des profondeurs insondables, dans le fracas et les cris, des craquements d'arbres brisés, de squelettes disloqués. Cette course effrénée ne les entraîne pas seulement dans le gouffre, ils foncent aussi, avec la même vitesse, vers les hauteurs, on ne sait plus très bien où l'on en est, pris dans un tourbillon où la douleur le dispute à la jouissance, l'exaltation à la terreur. Le temps d'une brève seconde de répit, Monika s'aperçoit qu'elle s'est blottie contre Klaus qui l'enveloppe de son étreinte protectrice. Comme il est doux et rassurant de sentir ce contact humain !, elle se plaque plus

fermement encore contre lui, car voici que recommence le même sabbat infernal.

Toutes les pensées, toutes les sensations sont momentanément chassées de son cœur et de son cerveau, mais lorsque enfin le manège s'arrête et que, les genoux flageolants, ils reprennent tous deux pied sur la terre ferme, c'est Monika qui recouvre son équilibre la première. Elle écarte de son front ses cheveux coupés court et coiffe de nouveau le grand chapeau qu'un ruban retenait à son bras. Klaus, la mine défaite et les yeux clos, prend appui contre un poteau de bois, il a le teint olivâtre et la faiblesse qui l'accable altère un instant la joliesse de ses traits, mais Monika n'en éprouve que plus ardemment le désir de le prendre dans ses bras et de le caresser jusqu'à ce qu'il revienne à lui ; comme elle n'ose pas franchir ce pas, elle passe la main dans sa chevelure épaisse et trempée, avec un geste prudent, très doux.

« C'était merveilleux, Klaus », soupire-t-elle, d'un ton moitié tendre, moitié ironique, tout en l'entraînant loin du colosse de bois dont l'imposante structure tremble de nouveau sous les impulsions des moteurs.

Ils font une promenade dans le parc, dînent dans un petit restaurant des environs. Klaus a sur lui des francs suisses, assez pour s'offrir la moitié de la ville de Munich, et il est fermement résolu à mener en tout point une journée d'adulte.

Il possède deux places pour *Roméo et Juliette* qu'on donne justement au Théâtre des Arts. Convaincre sa cousine est chose aisée. Installés côte à côte, les deux jeunes gens écoutent les mots d'amour les plus délicats et les plus fervents qui furent jamais prononcés. Monika est un peu plus âgée que la douce fille de Capulet, mais il lui faut admettre que, en dépit du désir et de l'impatience qu'elle sent frémir en elle, Juliette est

incomparablement plus habile, plus rouée qu'elle-même, avec un don de soi total. Elle s'explique cette carence par le fait qu'elle n'a pas encore rencontré son Roméo, et ne le rencontrera d'ailleurs sans doute jamais, car elle ne dispose pas des réserves infinies de charme, de courage, d'intelligence et de dévouement pudique de l'enfant de Vérone.

Ce qui est assez singulier, c'est que Monika rapporte à sa propre personne toutes les déclarations enflammées qui se déploient sur la scène, et accueille les vers de Shakespeare dans leur pureté originelle, indépendamment de l'actrice bien en chair, entre deux âges, qui les déclame d'une voix éteinte. Il en va tout autrement de Roméo, dont le jeu inspiré tranche avec la raideur empesée de la mise en scène. C'est un jeune homme de vingt ans, fougueux, à la voix pleine et sonore, et qui sait manier tour à tour la flatterie, la menace ou l'art d'apitoyer. Une grande mèche brune folâtre lui tombe sur le front, ses larges yeux noirs et ardents, que le maquillage fait ressortir, éclairent un visage aux joues creusées.

« Vois-tu, le théâtre, c'est ça, glisse Klaus à Monika pendant l'entracte, on entendra parler de ce Peter Kleist, il a le feu sacré. »

Après cette observation un peu péremptoire, il continue de lui parler du comédien, lui dépeint d'une voix enthousiaste et feutrée sa gestuelle, sa démarche, sa silhouette, transmue en paroles limpides ce que Monika n'a fait qu'entrapercevoir confusément et le rend mille fois plus séduisant encore. Ce jeune homme est un magicien, il émane de sa voix douce, qui interprète le spectacle avec tant de pertinence, façonnant avec habileté des phrases où se lit une passion sans faille de la vie, une formidable puissance d'évocation. Pour la première fois, Monika se prend à aimer, mais elle ne saurait pas dire elle-même si son cœur se tourne vers Peter Kleist ou vers Roméo, elle est fébrile et troublée, captive de rêves aux contours indistincts

encore. Ce qu'elle désire, au point de n'en pouvoir détacher ses yeux, est-ce le comédien de chair et de sang, ou la figure éternelle et impérissable du fils Montaigu ? C'est comme si on lui avait jeté un sort, fait boire un philtre qui rend tous les hommes désirables à ses yeux. Tous les hommes faits, non pas certes les gamins – c'est impossible, et cette idée ne traverse pas un instant son esprit. Il faudra que des années s'écoulent pour qu'elle comprenne enfin que, lors de cet entracte, ce n'est pas du jeune noble inventé par Shakespeare qu'elle s'est éprise, non plus que du beau comédien qui lui prête ses traits, mais bien de Klaus ; qu'elle a succombé à son pouvoir, en cette seconde, inexorablement, de toute son ardeur, avec adoration.

Mais voici que le rideau se lève de nouveau ; le drame se noue, plus sombre et plus funeste encore, l'étau se resserre sur les deux amants ; le souffle coupé, transis de pitié, les adolescents regardent l'atroce destin s'accomplir. Monika doit réprimer en elle l'envie de crier : « Prends garde ! » à Roméo. Comment ne s'aperçoit-il pas que Juliette respire encore ? Mais elle sait que c'est peine perdue, car ce qui se joue ici, au-delà d'une intrigue où se succèdent méprises et quiproquos, relève d'une nécessité supérieure : cette passion débordante ne peut et ne doit pas s'accomplir, ces désirs ineffables resteront inassouvis, cet amour qui ne connaît ni limites ni mesure et nourrit l'ambition démesurée de réunir ce qui doit rester à jamais séparé est promis à la mort.

Quand les lumières se rallument, Klaus et Monika ont les yeux humides, mais ils se regardent en souriant.

Sur le chemin du retour, Monika s'empresse de renier ce qu'elle ressentait encore avec netteté un peu plus tôt. Elle décoche à l'auteur dramatique des flèches acérées, lui reproche de faire un emploi trop facile de tous ces hasards fâcheux. Pourquoi Juliette ne

trouve-t-elle pas d'autre moyen de sortir de la ville ? Pourquoi Roméo, cet étourdi !, ne se rend-il pas compte qu'elle est encore vivante, pourquoi n'est-il pas possible de résoudre plus vite le conflit qui oppose les deux familles ?

Klaus s'efforce en vain de lui expliquer ce qu'elle ne veut pas entendre : que même les existences les plus heureuses avancent dans le voisinage de la mort. Elle se hérisse contre cette idée, de toute la vie qui bat en ses veines. N'être pas capable de maîtriser son destin relève de la maladresse, et ceux, nombreux, qui jouent de malchance ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Elle, Monika, croit en sa bonne étoile. Sans qu'elle s'en aperçoive, elle a glissé de la tragédie élisabéthaine à son cas personnel, et Klaus lui confie d'un ton un peu hésitant qu'il est possible qu'il soit pour sa part lui aussi un éternel malchanceux ; il a les études en horreur et ne sait absolument pas quelle carrière embrasser par la suite. Bien que dépourvu de talent particulier, et de véritable ardeur au travail, il éprouve une aversion profonde pour les jeunes gens confits dans l'oisiveté ; tout ce qui amuse les autres garçons du même âge, balades à skis, randonnées, vie en communauté, il le trouve assommant. Ce qu'il aime, c'est aller s'étendre sur une plage de la Méditerranée et, laissant courir son regard sur les flots, méditer, tout en triturant entre ses doigts les galets ronds. Mais ce n'est certes pas une activité qui vous occupe à plein temps et encore moins un emploi lucratif.

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

Monika

I

II

III

Klaus

I

1.

Table des matières

Copyright

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

La traduction de ce livre a bénéficié d'une subvention
du Goethe Institut.



Titre original :

DER WEG ZUR GRENZE

© Verlag C.H. Beck oHG, Munich, 2022.

© Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.

GRETE WEIL

LE CHEMIN DE LA FRONTIÈRE

Monika est une jeune femme éprise d'idéal qui grandit en Bavière au début du xx^e siècle. Esprit curieux et grande lectrice, elle épouse Klaus, comme elle issu de la bourgeoisie juive et passionné de philosophie. Mais les premières années de leur mariage sont loin de ce qu'ils avaient imaginé : autour d'eux gronde la menace nazie, qui s'étend progressivement et envahit leur quotidien. D'abord enclins à minimiser le danger ou à supposer qu'il ne les concernera pas, ils comprennent tardivement, quand Klaus est arrêté, que le piège s'est refermé sur eux aussi.

Cachée à Amsterdam pendant l'hiver 1944 et alors que la guerre n'est pas encore finie, Grete Weil s'inspire de sa vie et transpose en un roman tragique son histoire d'amour brisée par la peste brune. En son centre le personnage de Monika, qui chemine vers la conscience politique et conserve son goût pour la vie en dépit de ce qui brise les existences, nous touche au cœur.

Posant la délicate question de la responsabilité de chacun dans l'Allemagne nazie, *Le chemin de la frontière* est un livre d'une impressionnante clairvoyance qui n'a été publié en allemand qu'en 2022. Sa traduction en français, quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, est un événement littéraire de premier ordre.

Grete Weil (1906-1999) était une photographe et écrivaine allemande. Elle s'exila en 1935 à Amsterdam avec son époux, Edgar Weil, qui mourut en 1941 à Mauthausen. Elle revint s'installer en Allemagne en

1947. Le chemin de la frontière fut écrit dans la clandestinité pendant l'hiver 1944, alors que l'autrice se cachait à Amsterdam après la déportation de son mari.

Cette édition électronique du livre
Le chemin de la frontière de Grete Weil
a été réalisée le 25 mars 2025
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073014986 – Numéro d'édition : 558119).

Code produit : U52167 – ISBN : 9782073015020.

Numéro d'édition : 558123.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).